



HAL
open science

Tombeau de René Thom

Bruno Pinchard

► **To cite this version:**

| Bruno Pinchard. Tombeau de René Thom. 2003. hal-04469008

HAL Id: hal-04469008

<https://hal.science/hal-04469008v1>

Preprint submitted on 20 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

TOMBEAU DE RENÉ THOM

Par Bruno Pinchard

J'ai toujours rédigé avec le plus grand soin les moindres échanges qu'il m'a été donné d'avoir avec René Thom. Visites, simples coup de téléphone, phrases échappées : je n'ai pu être témoin de ces instants de pensée sans me faire le secrétaire de leurs fulgurances. A vrai dire, je ne songeais pas alors à les transmettre à autrui car je n'étais pas certain que ces propos s'adressaient à d'autres personnes qu'à moi. J'étais persuadé en revanche qu'aucune parole, aucune présence ne pouvait dénouer pareillement mes propres attentes. J'étais en position de recueillir les oracles de mon destin, aussi n'ai-je eu d'autre mouvement que celui de la piété en retranscrivant le plus fidèlement possible des mots qui étaient autant de lumières.

Sans doute n'ai-je réussi qu'à marquer de mes propres questions et de mes limites évidentes des propos qui auraient mérité une écoute plus objective ou plus universelle. Pourtant un échange d'une ampleur inégalée s'est produit, dont tous mes travaux portent la trace. Mais alors que le temps de ces dialogues s'éloigne sans que le contrat qui me lie à la pensée de René Thom ne soit ni diminué ni entamé, je ne peux oublier la teneur particulière d'une journée qui nous a liés au-delà des conditions communes. Nous étions le 21 août 1998 et j'allais apprendre une des plus tristes nouvelles de ma vie... Le récit de cette épreuve est mon Tombeau de René Thom.

Comme je rentrais à Paris depuis l'Est de la France, je trouve un message téléphonique de madame Thom qui m'annonce que René a été frappé d'une rupture d'anévrisme le 16 juin 1998 et qu'on a dû pratiquer l'ablation du pied, le caillot s'étant porté sur cette partie du corps aussitôt gagnée par la gangrène. Je décide de rejoindre l'hôpital, si le circuit compliqué des autoroutes le permet. Il le permettra, en effet, non sans difficulté. J'entends dans la confusion des ondes le premier mouvement de la 9^{ème} *Symphonie* de Bruckner. Je sais à partir de ce moment que je rejoindrai René et que cette rencontre sera peut-être la dernière. Je me souviens en effet de notre précédente rencontre, si dramatique, si définitive, annoncée alors par le *Voyage d'Hiver* chanté par Christa Ludwig : j'avais trouvé un René épuisé, nerveux, lucide, qui m'avait dit sans réplique possible : « Je n'ai pas réussi à réintégrer les catastrophes dans la sphère, mon œuvre est un échec... ». Je sais très bien que je vais rencontrer un des plus grands penseurs français, mais qu'il

l'est à la façon d'un natif de Montbéliard et qu'une musique allemande, profonde, sous-jacente, accompagne depuis le début nos échanges et en définit l'écho.

Je suis fasciné par le nom de l'hôpital, *Jacques Cartier*, que je trouve enfin au milieu du noeud des autoroutes. Par ce nom, Dieppe, la mer, le Canada sont en train d'entrer dans ce pèlerinage du malheur. Ce navigateur va de fait jouer un rôle décisif dans l'édifice mental dont je vais maintenant essayer de retracer l'ampleur.

J'entre dans une assez belle chambre pour trouver un homme endormi, posé d'une façon presque nonchalante sur un lit, à peine amaigri. Très vite je découvre le moignon posé sur une chaise, avec cette suppuration du pansement qui signe toujours l'horreur de ce type d'opération. Je me souviens aussitôt que nous sommes unis par un mot qui prend ici une dimension poignante: «La Transcendance *démembrée*», qui fut le titre de la Postface inspirée qu'il avait rédigée pour ma thèse. Je ne sais comment je peux supporter ce terrible jeu de mot. Mais il se réveille et m'accueille avec une caresse. Je l'embrasse. Il me reconnaît immédiatement. «Alors, René, je suis venu, tu as eu de graves pépins», dis-je assez sottement. Et lui : «Oui, des grains de raisin plutôt, une vraie grappe». Il plaisante, il est, chose incroyable, léger et souriant. Je devine tout de suite ce qui ne se confirmera que par la suite : il est délivré, oui délivré par une ablation ignoble, mais étrangement salutaire, bénéfique, heureuse. Je reconnais à peine le Thom d'il y a un an, torturé, aliéné, ensauvagé. Il faut convenir de cette énormité : il a été délivré de la terre par ce premier coup de faux, désormais il passe par-dessus les apparences, il est au coeur du vrai. Je ne reconnais qu'un trait de l'ancienne rencontre : il a à nouveau, d'une façon hallucinante, les traits de madame Lambert-Wörmsler, amie psychanalyste, depuis décédée, qui avait tenu à me faire entendre, il y a fort longtemps, un trio rare de Schubert. Toujours Schubert. Il a les mêmes rides régulières qui se tordent d'un seul côté et font parler la personne par une face seulement de son visage. Je comprends que les deux morts-vivants me parlent depuis le même lieu invisible, de biais, lieu de couloir, d'ombre et de divan, où la musique joue un rôle de psychopompe.

Pourtant la télévision fonctionne et semble devoir nous entraîner, bien malgré moi, sur les rivages de la Nouvelle Zélande. Je n'ose mettre fin à cette interférence, mais je m'aperçois qu'il regarde sans voir. Alors il commence. «Tu vois, ce qui est difficile, c'est de fabriquer, euh, je ne trouve pas le mot...» — «Les espaces?» — «Non, c'est quelque chose de plus classique, de plus littéraire... Tu vois cet hôpital c'est un rocher. Comme toutes les formes, il a un bord. Mais ce rocher, il est tout à fait obscur. Il est très haut et personne ne peut gravir la face que je vois. Alors chacun doit faire des textes, des fragments grâce auxquels peu à peu on recompose l'ensemble du rocher. Mais personne n'arrive à refaire tout le rocher avec l'ensemble des textes. Il y a quelque chose qui sera irrémédiablement obscur, en fait quelque chose manque, et manquera toujours.»

Le mot qu'il cherchait n'était pas *espace*, mais *texte*. Thom effectue le passage le plus inattendu, de la géométrie à la littérature...

Mais je suis plus que saisi. Moi qui viens de l'extérieur, de si loin, de mon propre texte, il m'a suffi de pousser cette porte et de découvrir ce corps martyrisé pour trouver un homme souriant qui me raconte mon *propre livre*, qui fait plus, puisqu'il me décrit à la perfection ce qui fait le centre même de toutes mes préoccupations, oui, le *Purgatoire* de Dante. René est dans le Purgatoire, où il expie quelque faute, non pas la sienne, tout est si clair dans ce visage extasié, mais d'une vie antérieure, d'un corps antérieur, d'une âme antérieure dont il expie la pesanteur. Ça y est, j'ai compris, j'assiste à une vision à la façon de Catherine Emmerich. Si René n'est pas Dante lui-même, il puise aux mêmes sources visionnaires que Dante, aux sources où s'abreuvent tous les visionnaires des signes primordiaux. Et je comprends soudain ce que signifie pour moi être «dantologue» par vocation : non pas certes être l'expert d'un texte, mais plonger dans une suite de géométries universelles qui gouvernent l'esprit humain, et contribuer ainsi à la connaissance de ce que peut un esprit aux prises avec l'inhumanité de ses propres objets.

«Il y a aussi un lieu plus accessible sur ce rocher, une sorte de plage, et il y a beaucoup de gens qui sont là, et qui font de petits textes pour approcher de la paroi si haute.» Je parviens à contrôler mon émotion, j'entre dans le jeu. Comment n'y entrerais-je pas, puisque, moi aussi, je connais cette île, et que toutes mes pensées en proviennent? Je pense au Horla de Maupassant, à tout ce que je sais des sciences occultes, et je commence à soupçonner que cet homme mourant dans notre monde, et dans notre cycle, est un maître dans un autre monde, et qu'il me dicte mon propre livre, qu'il me forge ma propre âme en profitant de la malléabilité de mon caractère. Pourtant je ne parviendrai jamais à la pureté de langage, à l'extraordinaire pouvoir évocateur du langage de mon «informateur», entraîné pendant une vie entière à l'énoncé des singularités de l'espace. Et tandis qu'il parle dans cette langue si pure, sa main droite, comme dans les plus grands moments de ses conférences mémorables, dessine les volumes, accompagne les rotations, sans rien appuyer pourtant, ni fixer, et fait paraître la nécessité des espaces vus. N'a-t-il pas été toute sa vie un formidable voyant des espaces les plus extravagants, de ceux que les plus savants livraient, en désespoir de cause, à la seule mécanique de leurs calculs? Je pense à Rimbaud, lui aussi amputé, décrivant à sa soeur des cités, des palais, des coupoles pendant son agonie à l'hôpital de Marseille...

Il continue imperturbablement : «J'observe tous les mouvements des médecins ici. La médecine consiste à prendre une série de lettres, par exemple les lettres du mot Jacques Cartier, et à les permuter jusqu'à ce que le cas précis du malade tombe dans la série, et alors ils décident quel remède convient. On pourrait le faire avec les lettres de saint Jacques (il confond avec Jacques Cartier), mais il faudrait trouver le sens de la série». Je suis certain qu'il est fou,

absolument fou, c'est-à-dire qu'il se tient sur un plan de réalité proprement cabalistique qui exprime les lois les plus profondes de la représentation humaine. Thom vit dans les archétypes, il est littéralement le confident des dieux, c'est-à-dire qu'il sait à chaque instant dans quelle géométrie nous vivons et grâce à quelle fictions compliquées et universelles nous supportons l'absolue étrangeté de la réalité. J'assiste en direct à la fabrication des formes primordiales de la pensée, ces formes engendrées depuis des millénaires par tous les grands visionnaires qui nous ont appris à apprivoiser la réalité, et reprises avec tant de soin et de bonheur par Dante, et par l'autre René qui m'occupe, René Guénon. Toute ma confiance spontanée dans les symboles était donc vraie, même si je ne sais au juste mesurer la portée de ce vrai : simples résidus psychiques, productions spontanées de l'imagination, jeu régulier des neurones, mythes universels, Tradition primordiale, panthéon des dieux... Je m'arrête à l'idée des dieux. Oui, le polythéisme est vrai si l'on reconnaît que tout symbole est un dieu. Ainsi, malgré ses dénégations, même Guénon est polythéiste et exprime l'autorité d'un dieu sous chaque symbole, et c'est cet auteur qui m'apprend, dans cet hôpital de la détresse banlieusarde, à reconnaître l'arbre du monde, l'île des antipodes, la montagne du centre, et finalement le Roi du monde allongé et sanglant qui me parle ainsi depuis sa vision ininterrompue. Je me souviens que la dernière conférence que j'ai entendue de Thom portait sur la géométrie de la catégorie de l'«être-assis», une catégorie aristotélicienne. Le roi René avait alors fait la théorie du trône depuis lequel rayonnaient les familles de courbe qui gouvernaient le territoire. Oui, tout est vrai, tout le symbolisme, tout l'hermétisme, tout l'exorcisme, tout l'occultisme, tout le spiritisme est vrai, les forces psychiques sont là, mais René a su en élever le témoignage millénaire à une géométrie si universelle qu'elle devient la clé du monde, même si c'est une clé impuissante, comme est impuissant ce corps oublié sur ce lit d'hôpital. Mais René aura montré qu'il n'y a de vraie science que la *superstition*, à condition de la placer dans un espace approprié et de trouver une intelligence et des lois dignes d'elle.

«Bruno, je voulais justement te montrer quelque chose». Il commence à ouvrir sa veste de pyjama, c'est le rite de la cicatrice qui commence. Une profonde cicatrice barre verticalement l'abdomen : «Tu vois cela, c'est une cicatrice, eh bien pour la plupart des gens sa morphologie est mortelle». Oui, lui aussi, comme tous, montre sa cicatrice, mais il la montre dans un espace, selon une visée géométrique qui en dévoile toutes les virtualités. Cela aussi mérite d'être entendu et évalué à son juste poids. La mort pèse bien peu par rapport à ce génie du trait.

Les infirmières entrent, je suis bouleversé. Elles parlent doucement à «monsieur Thom, qui est un grand savant, elles l'ont bien compris». Lui prend ses médicaments et sourit éperdument à la caresse qui l'aide. Il s'assoit sans difficulté et mange. Une certaine Jeanne me parle. «Oui, nous avons bien compris qui était monsieur Thom. Moi-même je parle beaucoup avec lui, il sait beaucoup de choses, il parle de ses voyages, il parle de l'avenir avec moi. Je lui ai

dit qu'il était un oracle. Alors nous avons parlé des oracles en Afrique, des sorciers, de la magie. Et lui il savait tout, il m'expliquait... Non, il ne retrouvera jamais sa conscience.»

Je continue : «Mais toi, René, où es-tu quand tu vois ce rocher?» — «Oh, moi? Je ne sais pas très bien, je ne suis pas précisément devant cette paroi noire, je suis à côté, j'observe et j'essaie de comprendre les trajets de chacun. Tu vois, ces médecins essaient de reconstituer l'ensemble des textes possibles, mais ils n'y arrivent pas, il leur manque toujours quelque chose, et cela nuit à la précision de leurs soins.» — «Mais, est-ce que quelqu'un te conduit pour approcher du rocher?» — «Mais personne ne peut monter de ce côté. Et s'il y a quelqu'un qui me conduit, c'est ma femme!» Il rit, les infirmières et moi de même. Nous sommes bien ensemble, j'accepte de m'asseoir dans le fauteuil à roulettes.

Jeanne écoute notre conversation avec une extrême attention : «Monsieur Thom a beaucoup changé, aujourd'hui justement. Il voulait marcher, je l'ai retrouvé dans le couloir, il voulait écrire. Il a demandé un cahier. Il a commencé par écrire une lettre à ses parents, et m'a demandé de la poster. C'est ce jour que vous êtes venu...» — «Oui, j'ai été un élève de monsieur Thom, c'était un très grand homme...» — «Un prof de math», dit-elle d'un air entendu. — «Plus, bien plus que ça. Vous voyez, tout ce qu'il dit dans son délire n'est rien d'autre que ce que tous les sages du monde ont enseigné depuis toujours, ce que tous les philosophes enseignent depuis des milliers d'année». «Nous l'avons bien compris, c'est pourquoi nous aimons parler avec lui.»

Je sors un instant car les souvenirs me pèsent trop. J'interroge au passage les infirmières dans le couloir : «Sans doute est-il sous l'influence de forts calmants?» — «Non, presque pas, il ne prend presque rien. Pour nous il est guéri, il va partir». Il est en effet guéri, et à jamais parti.

«Tu te souviens, René, de notre travail commun, et de ton expression, la *Transcendance démembrée*?» J'ai presque honte de lui dire le mot «démembrée», tant il manifeste quelle transcendance est la sienne, celle du rocher noir d'une théologie obscure perdu dans la mer des espaces topologiques, et quel démembrement est venu le frapper pour authentifier, jusqu'à la plaie et l'humiliation, jusqu'au sang de la coupure, sa vocation dans le monde des hommes. Je me souviens de la prophétie de Dante : celui qui a choisi l'espace et la navigation sans fin mourra comme Ulysse, faisant naufrage devant les falaises du Purgatoire... Thom, après Dürer, a connu cette mélancolie de l'espace, et il finit par un pareil naufrage sous les falaises noires...

Mais lui : «La Transcendance démembrée, bien sûr, je m'en souviens. C'était peut-être une expression, comment dire, un peu excessive...» Je retrouve toute la mesure française de cette pensée, je suis presque déçu par cette prudence tardive, quand soudain le trait de feu tombe : «Mais il est normal d'être un peu excessif quand on atteint la racine de l'acte dont dépendent tous les faits.»

Ça y est, la phrase pour laquelle je suis venu, celle que j'attendais depuis tous ses kilomètres, ces voitures, cette pluie incessante, cette phrase dont j'étais assoiffé en haut des montagnes suisses et au coeur de toutes mes attentes, elle est prononcée devant moi dans un sourire, avec un clarté définitive. L'oracle a parlé, je peux partir. L'acte pur a lui, un acte exercé par une ombre blessée, mais qui parle encore, et porte avec flamme le plus grand magistère jusqu'aux bornes de l'insignifiance. Je ne vois plus d'objection à l'universalité d'un Aristote délivré de son texte, mais ayant rejoint un degré de réalisation qui dépasse toutes les figurations. Je ne sais d'où monte cette conviction que je ne trouve chez aucun commentateur. Mais aujourd'hui je suis certain qu'elle provient de la voix de René, de l'extraordinaire pureté de sa langue et de l'étonnante énergie de sa prononciation. Le miracle d'un son pur accompli, quelque part en France, la certitude d'un acte pur dont je suis le témoin muet et comblé.

Je veux partir. Je bavarde encore un instant avec les infirmières sur les chances de notre malade. Je vois les inévitables taches sur le drap, je les apprécie à leur mesure, elles proviennent de la racine de l'acte. Mais lui : «Et tu vois, si l'ont parvient à la racine, alors il faut supposer des conditions locales extrêmement contraignantes». Cette fois, c'est trop fort, j'oublie que je parle à un transfuge de l'autre monde, je me rebelle : «Mais René, n'y a-t-il rien qui échappe à l'espace?» — «C'est une question très difficile, il faudrait un esprit très perturbé pour concevoir cette possibilité. Je ne crois pas que ce serait très fécond, en tous les cas ce serait très périlleux. Non, il vaut mieux rester dans l'espace, sinon plus rien ne serait intelligible, nous ne pourrions plus rien saisir.»

Il fait le geste de saisir. Non seulement les principes de sa doctrine sont toujours présents à son esprit, mais il les utilise avec une précision confondante. Il ajoute même : «Je n'aime pas le vide. Ce que j'aime, c'est l'autre... tu vois ce que je veux dire.» — «Tu veux parler des singularités. Ce que tu aimes, c'est un espace qui diffère.» Il acquiesce. Nous parlerons donc dans un tel espace, nous ne quitterons pas le fait de l'espace, c'est la supposition fondamentale qu'il faut admettre pour l'entendre : ainsi le veut le rocher noir. A la veille de la mort, cet homme signe sans faiblir son oeuvre, et défend sans l'ombre d'une faiblesse son ontologie, alors que déjà son esprit le quitte.

L'angélus sonne, je laisse les premiers coups résonner distinctement dans la pièce. «René, entends-tu la cloche?». «Quelle cloche? Tiens, tu entends une cloche, moi pas, il n'y a pas de cloche.» Alors je conçois dans quelle abstraction, non pas mensongère, mais fondatrice, vit mon ami, dans quelle libération à l'égard du monde contingent. Tout notre monde a effectivement disparu, mais c'est la condition pour que se dégagent les principes intelligibles non seulement de nos imaginations, mais de nos paroles et de nos pensées. René vit dans l'espace sémantique pur. Il a directement accès aux essences. Il n'a plus besoin de retourner vérifier les existences pour

finalement y succomber. Il est délivré de l'aveuglement qui frappe ceux qui ne connaissent que le noeud inextricable des événements. Il a la vision des bienheureux. Le seul malheur pour le métaphysicien, c'est qu'il ne peut dire où se trouve un tel espace d'intelligibilité, dans quel lieu repose l'omniprésence du lieu, dans quelle immensité René Thom voit directement les mouvements de la matière et de la pensée. Une seule chose est sûre, le rocher de «Jacques Cartier» suffit, il n'est pas besoin de déclarer l'immensité «divine», ni de nommer le noir d'un nom de dieu appris dans l'enfance. S'il faut une origine, il lui suffit de se souvenir d'avoir eu des parents.

Il regarde fixement la télévision. «Tu regardes souvent la télévision?» — «Oui, pour combler le vide de l'existence.» — «L'existence est vide?» — «Oui, il y a quelque chose d'irréel au fond de la vie, il y a un trou.» — «Passes-tu par le trou, René?» — «Oui, parfois, pas toujours, c'est ce qu'on appelle une issue. Il n'y a pas toujours d'issue. Le rocher est très haut.» — «Est-il au milieu de la mer?» — «Ah, la mer..., non il y a une forêt assez grande autour, une forêt...». Il prend un air dégoûté, il est pris d'horreur, il fait le geste d'une matière qui se délite. Et moi j'entends : «Ah, comme il est difficile de dire ce qu'était cette forêt sauvage, et âpre, et hostile...». J'attendais la mer entourant la montagne du Purgatoire, je trouve la «forêt obscure» au milieu du chemin de notre vie. Mais je n'ai pas à attendre longtemps : «Sur son côté le plus haut, le rocher a environ cinquante mètres de haut, c'est le côté où personne ne peut accéder. On l'appelle Clarendon, oui, Clarendon, c'est étrange, mais c'est ainsi. Mais il y aussi cet affaissement de terrain, du côté de la plage, où se pressent les gens...». Et moi : *Purgatoire*, premier chant, *ad litteram*, — même si les dimensions, naturellement, diffèrent. Mais Dante aussi s'est trompé sur les dimensions, elles ne sont que relatives aux événements que nous voulons situer sur le rocher noir. L'important est de faire partie de ceux qui croient à la force révélatrice de la montagne du centre. Tout homme cesse de subir la vie dès lors qu'il poursuit, nuit et jour, un cheminement dans une terre intérieure.

Plus superficiel que lui, je me crois autorisé à éteindre la télévision. Il ne s'en aperçoit pas. «Tu t'intéresses davantage à la poésie, aujourd'hui.», me dit-il. Je n'ai rien dit de tel, mais j'acquiesce et enchaîne : «Tu te souviens de ton vers préféré : “J'ai rêvé dans la grotte où nage la sirène.”» — «La poésie est étrange car le sens littéral est très sec, on pourrait le réduire à une très grande sécheresse. Mais l'effet poétique résulte du halo qui s'attache aux mots et qui les entoure. Comprends-tu cette théorie du halo? Est-ce que quelqu'un a déjà fait cette observation?». Mais moi, je ne sais répondre tellement je suis confondu. Je me souviens seulement du jour où il comparait notre rencontre à celle d'Evariste Galois et de Gérard de Nerval à la prison Sainte Pélagie en 1848. La prison est là, elle a pris sa jambe, mais nous continuons à parler ensemble.

«Je ne m'ennuie jamais. Je réfléchis beaucoup aussi aux thèses de Watson et Creecks. Je trouve leur modèle de la double hélice bien trop mécanique. Bien sûr, cela est vrai, mais il doit y avoir une structure beaucoup plus raffinée derrière. Mais cela m'obligerait à entrer dans des problèmes un peu délicats d'extractions de racines.» Je me demande ce que peut signifier l'idée de raffinement dans la tête d'un tel homme en un tel jour, un raffinement prêt à rivaliser avec l'escalier de Chambord! Comment l'exigence spécifique de l'intelligence française peut-elle encore cheminer au milieu de telles ruines de l'esprit? Je me souviens seulement qu'il était célèbre pour l'élégance de ses solutions géométriques, avec lesquelles personne ne pouvait rivaliser. Je mesure le malentendu qui a accompagné tout son séjour dans le monde des vivants. On le prenait pour un titan de la mathématique, il cherchait à passer avec élégance... Je lui rappelle sa formation de mathématicien, l'Ecole, l'IHES : «Oh, tu sais l'apprentissage des mathématiques, c'est quelque chose qui dépend beaucoup des circonstances.»

Mais voilà qui l'intéresse autrement : «Oui, c'est cela, chercher des contraintes beaucoup plus fondamentales. La géométrie le peut, mais la poésie aussi. Il doit y avoir des lois plus profondes que celles que nous connaissons et qui gouvernent les modèles dont nous disposons. La science est très en retard, elle manque d'un point de vue plus qualitatif... Au fond la grande illusion de notre génération a été la biologie. On nous a enseigné que deux cellules se touchaient bord à bord, qu'elle étaient collées. Mais dans l'ADN, il y a des brins d'une molécule qui pénètrent l'autre molécule sans la percer (il fait des gestes explicites avec ses deux mains, qui ne tremblent pas). C'est étrange, n'est-ce pas?, cette possibilité d'être dans deux lieux à la fois. Nous autres mathématiciens, c'est ce que nous appelons un noeud.» — «C'est aussi le problème de la reproduction» — «Oui, mais plus encore : une fibre se détache, entre et revient sans rien modifier de la paroi. Il y a là le moyen de modifier les relations entre les objets, et d'inventer une pensée plus souple, plus souple que les catastrophes.» Ce sera le dernier message de Thom : accéder à une souplesse nouvelle. Toujours Rimbaud, et son «Génie». C'est l'essence du savoir des Français de l'Est, qui réparent la pesanteur de leur terre avec des souplesses *nouvelles*. La musique n'y joue apparemment aucun rôle. J'aperçois un appareil CD, je lui demande s'il en use. «Non, c'est trop loin...» Je comprends que c'est loin de ses espaces. Je comprends aussi que mon attachement à la musique n'est qu'une approximation et qu'il existe une exigence plus haute que les vibrations passionnées, une exigence de figuration radicale...

«Tu penses encore aux catastrophes, et aux stabilités?» — «Oui, cela m'arrive..., aux stabilités moins. Au fond, la théorie des catastrophes, c'est la théorie de l'imprévu.» Il rit de bon coeur en mangeant avec appétit. Les infirmières rient aussi. Nous, nous pensons à sa jambe. Lui, à quoi? Lui qui a lutté toute sa vie pour trouver une forme au hasard et pour l'asseoir sur une base substantielle, lui qui n'a pas réussi à démontrer jusqu'au bout la nécessité de la stabilité

structurelle dans un monde de catastrophes généralisées, mais qui a conçu l'exigence substantielle comme un «engagement ontologique», voici qu'il accepte sereinement l'imprévu. C'est que le rocher noir s'est sans doute montré autrement plus stable que les substances du monde...

Mais être une substance, c'est se tenir debout. «Essaies-tu de te tenir debout?» — «Oui, je fais des efforts, mais je me trompe toujours de pied, je ne fais jamais ce qu'il faut, il y a toujours des empêchements... Je ne mets jamais le bon pied par terre.». Il rit encore, il est absolument inaccessible à notre idée de la souffrance. Il présente la pensée à l'état pur quand elle n'est plus gouvernée par nos angoisses. Et de quoi rit-il donc? Il rit de lui-même dans l'éternel, de lui soumis à des aléas qui ne le touchent pas, qu'à la rigueur il calcule, mais qui ne sont plus les siens. Il rit comme Dieu doit rire lorsqu'il voit les raz-de-marée et qu'il se les reproche comme de petites escapades dans le temps. Elles ne portent pas à conséquence. La noirceur, la hauteur, l'hostilité du rocher central le préoccupent autrement. Uniquement.

Il est en train de manger, assis sur son lit, et moi, nouvel Eckermann face à un Goethe goguenard, je suis assis en face, dans la chaise roulante, mangeant la moitié de sa crème au chocolat qu'il a tenu à me faire partager. Mais, tout bancal qu'il soit, il est Dieu, et moi je suis un messenger des hommes qui est admis dans l'intimité de ce Dieu. N'est-ce pas en effet être Dieu que de ne connaître les événements que par leurs structures, d'être ainsi dans la pensée du monde sans être affecté par aucun de ses événements? Dieu ne m'apparaît plus comme un entité métaphysique, mais comme un certain *état psychique*, auquel certaines personnes humaines accèdent à travers des mutilations ou des hallucinations singulières qui les transportent jusqu'aux lois de l'être. Ces lois sont peut-être imaginaires, mais elles ne sont accessibles qu'à celui qui a acquis une position parfaitement transcendante par rapport au monde. René y est parvenu, il est bien la «Transcendance démembrée»...

La rencontre, qui avait pour moi commencé de façon dramatique, au milieu des larmes de compassion et de révolte, s'achève dans une complète détente où tout est sérénité et bonne humeur. Avec ce pied perdu, c'est une entrave qui a été perdue. Il ne manque plus qu'à abandonner l'autre à ceux qui croient à la matière. Ils auront aussi, d'ailleurs, leur heure de délivrance. Pour finir, tout le monde sait, tout le monde est délivré, tout le monde est ange au pays des vérités immatérielles. Toutes les mythologies, toutes les croyances, toutes les théologies sont vraies, mais elles risquent de n'être vraies que dans le cerveau de l'homme et selon l'architecture de ses représentations, personne ne saura jamais nous dire si elles sont vraies au sens où est réel et vrai le rocher noir dont nous ne pouvons épuiser la circonférence et l'épaisseur. Oui, le dernier mot de la philosophie de Thom est bien résumé par le titre d'un de ses derniers grands articles : «Spectre-bord autour d'un centre obscur». C'était en 1994. Ce titre te plaît-il,

m'avait-il demandé? Oui, René, je le sais maintenant, dans son étrangeté, dans son incongruité, dans sa vérité impitoyable, il me plaît.

Je lui caresse les cheveux, je ne me crois pas cependant autorisé à lui faire le signe de croix sur le front, comme j'avais pensé d'abord devoir le faire. Il sait plus de choses que moi, et d'abord que le monde n'est compréhensible que par la folie, et que cette folie permet d'atteindre des vérités que les sages n'atteignent qu'à grand peine, et à condition de frayer avec des expériences extrêmes. Il n'y a de point de vue dominant que dans le dérèglement des sens et la torsion de l'esprit. C'est peut-être la seule vérité incontestable. C'est le prix de la transcendance pour un homme, d'une transcendance en réalité située, une transcendance relative à certaines modifications de la condition corporelle, mais puissante puisque agissant comme une simplification de ce que nous n'expérimentons que selon une complexité inépuisable.

«Sois bien sage, René!» — «Oh, tu sais, ce sont des problèmes très anciens, on peut même dire..., oui, des problèmes éternels.» Je me recule, je le regarde sourire au plafond, je m'en vais. Je suis resté deux heures avec celui qui passe pour malade et condamné, qui m'a conduit sur la plus haute montagne sans le moindre signe de fatigue. J'en conclus que c'est un bon compagnonnage pour un si long voyage.

Post-Scriptum

J'espère ne pas abuser de la patience du lecteur, mais je ne peux quitter ces souvenirs poignants sans poursuivre encore ce voyage dans la mémoire et montrer une autre face de ces travaux communs qui défièrent les logiques sommaires et qui marquent un certain style de pensée. Je voudrais donner pour finir le récit d'un appel téléphonique à René, lors de son séjour dans une maison de repos quelques semaines plus tard. Nous sommes le 8 octobre 1998. Sa femme est à côté de lui dans le lit voisin : elle s'est cassée le fémur en poussant le fauteuil de son mari...

La voix est plus ferme et il semble même un instant capable de considérer avec objectivité sa situation à la fois atroce et comique. Mais voici qu'il continue à parler sans effort. Le français, une fois de plus, est admirable, d'une telle pureté qu'on comprend qu'il n'est pas tant une langue maternelle que la langue apprise des villes-frontières. Le propos s'engage alors tout naturellement dans des abstractions immaculées. Il suit des idées de givre et de glace. Il est très loin et reviendra d'autant moins parmi nous qu'il désigne le même monde que nous, mais en fait un usage qui ne recoupe pas le nôtre. On ne peut le détromper en lui montrant les choses, il les voit comme nous, cependant il les grève d'un sens débordant qui se distingue du nôtre en ce qu'il

ne nous est en rien utile. Il est l'intelligence désœuvrée, la seule qui compte au fond, la moins écoutée aussi.

J'ai l'impression qu'il parle de ce qu'il voit par la fenêtre et entame une rêverie sans fin sur la banlieue qui l'entoure : «Je m'occupe, euh... de configurations de grande surface, mal appréciées par le regard. Je m'intéresse aux lumières dans cette région. Le soleil, vois-tu, est une étoile. On le voit très bien ici dans le ciel. Puis il s'éteint pour laisser place aux étoiles.»

La grisaille est sur toute la France, le ciel de l'après midi est spécialement immobile et compact, il n'y a pas de lumière ni de coucher de soleil, mais lui voit, sous de vastes portiques, le soleil de sa vie antérieure. Sans doute ces visions résultent des drogues qu'il absorbe, à moins que l'enfermement et la fatigue lui causent un certain éblouissement, presque insensible, qui, en tout cas, l'occupe entièrement. Je pense à Van Gogh, à ses ciels tournants, aux étoiles porteuses de halos, à Circeto des hautes glaces où mon ami a élu résidence.

«Quand le soleil s'en va, alors je dis : “Adieu canaux, canards, canailles”, un vers de Voltaire je crois. Je vois le soleil dans le ciel, et les étoiles mortes. J'en cherche quelque traces. Je cherche en somme ce qui structure ces grosses surfaces qui se meuvent dans l'atmosphère, mais qui deviennent des surfaces mortes. J'aime bien les voir disparaître sans pousser un cri. Je suis leur lueur un peu vive, puis plus rien. Cela fait un tas de considérations...»

Allons, Pérette, tu as cassé ta cruche, mais en me redisant à ta façon le vers qui nous brise : «Adieu veaux, vaches, cochons, couvées», tu continues la mémoire intacte de la poésie car tu n'en as jamais oublié le sens profond : la vie est brisée et l'espérance est morte. Et tu me dis cela sur le ton des comptines. René a-t-il perdu son espérance ? Reste la chanson maternelle, qui le console encore au coeur de si lourdes épreuves.

Mais la fragilité induit toujours la persécution. Elle est la bête qui rode auprès de la blessure : «Je suis en revanche mécontent de la façon dont on traite ici les étrangers.» Mais rien n'entame son élan : «Parfois je réfléchis à l'évolution de ce que je vois. Que se passe-t-il quand une étoile meurt? Quels sont les signes caractéristiques de la mort d'une étoile?» Les questions se succèdent, inquiètes. Il a assimilé les points mathématiques aux étoiles et il jongle avec les lumières du soir comme il le faisait avec les flux de points, leurs oscillations, ou les fameux points de catastrophe. Il ne reste de sa théorie que des luminescences vagues, et la certitude de vivre en un pays où il est désormais l'éternel étranger. Michaux, étranger lui aussi, aurait peut-être su répondre mieux que moi à son inquiétude.

«Pour un petit nombre d'étoiles, il faut garder la conscience de leur continuité. La continuité joue dans la lumière et sur la géométrie globale du système. Le conseil que je te donnerais? C'est toujours le même, de comprendre ce qu'on voit. Je n'ai jamais fait autre chose.»

J'essaie de le reconduire à l'idée de sa chambre et à sa voisine, bien blessée elle aussi :
«Bien sûr que je suis content de voir ma femme à côté de moi, mais ce sont de petites satisfactions amorties par les malheurs qu'elle souffre...»

«Mais je vais te donner un objet de réflexion : dans certains quartiers on peut voir le coucher du soleil. Il illumine toute une région. C'est une étoile bien visible et sphérique. Arrive l'obscurité. On remplace cette étoile par toutes les étoiles, par un groupement d'étoiles. Qu'est-ce qui détermine le groupement? Tu dis les constellations? Mais les constellations supposent elles-mêmes pour être vues des configurations d'étoiles. Comment se produisent-elles?»

Ainsi l'intelligence française retrouve-t-elle à son déclin les constellations de Mallarmé, à leur place, dans le miroir non pas déformé, mais enfin pur d'une intelligence qui a cessé de vouloir et peut enfin voir. Et la « configuration » est le dernier mot, trace infime de l'ancien Dieu créateur du ciel qui a délibérément mis à l'épreuve son serviteur, en lui laissant la seule consolation du ciel nocturne.

«On retrouve le même problème pour la traversée des fleuves...»

— Mais René tu pourrais appeler les centaures pour traverser le fleuve...

«Oh, tu sais, les centaures se font plutôt rares ces temps-ci...» Nous éclatons tous les deux de rire, et de bon coeur.

Il est interrompu, je promets de rappeler, je raccroche. Nous ne nous reverrons jamais.